

L'ŒUVRE ET SES CONTEXTES

I. CHRONOLOGIE

	Événements politiques	Événements culturels Vie de Marivaux
1661-1715	Règne de Louis XIV	
1673		Mort de Molière. <i>Le Malade imaginaire.</i>
1675		Naissance de Luigi Riccoboni († 1753), le rénovateur de la Comédie-Italienne à Paris.
1680		Fondation de la Comédie-Française. Les Comédiens-Italiens s'intallent à l'hôtel de Bourgogne.
1684		Mort de Corneille. Les Comédiens-Italiens jouent en français. Naissance d'Antoine Watteau († 1721).
1688		<i>Les Caractères</i> de La Bruyère. Naissance de Marivaux.
1689		Naissance de Montesquieu († 1755).
1691		<i>Athalie</i> , tragédie de Racine.
1694		Naissance de Voltaire († 1778).
1696		<i>Le Joueur</i> , comédie de Regnard.
1697		Les Comédiens-Italiens chassés de Paris.
1699		Mort de Racine. <i>Télémaque</i> , roman de Fénelon. La famille de Marivaux à Riom.
1701-1714	Guerre de Succession d'Espagne	
1701		Naissance de Gianetta Rosa Benozzi († 1758), dite « Silvia », principale interprète de Marivaux.
1707		Naissance de Goldoni († 1793).

L'édition de référence est : *Les Fausses Confidences*, présentation de Catherine Naugrette-Christophe, GF Flammarion, 1997.

1709		<i>Turcaret</i> , comédie de Lesage.
1710-13		Marivaux étudie le droit à Paris.
1710-31		Le salon de madame de Lambert.
1712		Naissance de Rousseau († 1778).
1712-15		Premières œuvres de Marivaux.
1715-23	La Régence	
1713		Naissance de Diderot († 1784).
1715		Seconde Querelle des Anciens et des Modernes. Marivaux prend parti pour ces derniers.
1716		Retour des Comédiens-Italiens à Paris.
1717		Marivaux épouse Colombe Bologne. <i>L'Embarquement pour Cythère</i> , peinture de Watteau.
1720	Banqueroute de Law	Naissance de la fille de Marivaux. Ruine de Marivaux à la suite de la banqueroute de Law. Débuts théâtraux.
1721		<i>Lettres persanes</i> , roman par lettres de Montesquieu.
1721-24		Marivaux journaliste : <i>Le Spectateur français</i> .
1723-74	Règne de Louis XV	
1723		Décès de la femme de Marivaux.
1723-46		Œuvres dramatiques de Marivaux.
1725	Mariage de Louis XV avec Marie Leszczyńska	
1726-43	Ministère de Fleury	
1730		Ouverture du Salon de madame du Deffand.
1731		<i>Manon Lescaut</i> , roman de l'Abbé Prévost.
1733		Mort de madame de Lambert ; ses fidèles vont chez madame de Tencin (salon de 1733 à 1749).
1734		<i>Lettres philosophiques, ou anglaises</i> , première œuvre philosophique de Voltaire.
1735		<i>Le Préjugé à la mode</i> , comédie de Nivelles de la Chaussée.
1739		Mort de Thomassin.
1740	Frédéric II roi de Prusse	
1741-48	Guerre de Succession d'Autriche	
1742		Marivaux reçu à l'Académie française.

1743	Gouvernement personnel de Louis XV	
1744		Marivaux habite chez mademoiselle de Saint-Jean.
1745	Bataille de Fontenoy	La fille de Marivaux entre au couvent.
1748-57		Dernières comédies de Marivaux.
1748		<i>Zadig</i> , roman de Voltaire. <i>De l'esprit des Lois</i> , œuvre de philosophie politique de Montesquieu.
1749		Salon de madame Geoffrin, avec les habitués de madame de Tencin. <i>Lettre sur les aveugles</i> , œuvre philosophique de Diderot.
1750		<i>Discours sur les sciences et les arts</i> , œuvre philosophique de Rousseau.
1751-1772		L' <i>Encyclopédie</i> , ou <i>Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers</i> , de Diderot et d'Alembert.
1751		<i>Le Siècle de Louis XIV</i> , œuvre historique de Voltaire.
1753		Mort de Luigi Riccoboni.
1755		<i>Discours sur l'inégalité</i> , œuvre philosophique de Rousseau.
1756-63	Guerre de Sept Ans	
1757		<i>Le Fils naturel</i> , drame bourgeois de Diderot.
1758		<i>Le Père de famille</i> , drame bourgeois de Diderot.
1759		<i>Candide</i> , roman de Voltaire.
1760		<i>La Nouvelle Héloïse</i> , roman par lettres de Rousseau.
1762		<i>Émile</i> , traité sur l'éducation, et <i>Du contrat social</i> , œuvre de philosophie politique, de Rousseau.
1763		Marivaux meurt chez mademoiselle de Saint-Jean.

II. LE THÉÂTRE AU XVIII^e SIÈCLE

1. Les conditions matérielles

En 1737 le théâtre est un genre florissant, surtout pour la comédie.

Le public parisien se partage entre trois théâtres officiels : l'**Opéra**, installé au Palais-Royal depuis 1674, où triomphent en particulier les opéras de Rameau (*Hippolyte et Aricie*, 1730, *Les Indes galantes*, 1735, *Castor et Pollux*, 1737) ; le **Comédie-Française**, créée en 1680 de la fusion de la troupe de Molière et de celle de l'hôtel de Bourgogne, et installée rue Neuve-des-Fossés-Saint-Germain, en face du célèbre café Procope ; et le **Théâtre-Italien**, installé dans la salle de l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, dans le quartier de Saint-Eustache.

À ces salles officielles, s'ajoutent les **théâtres de foire** (foire Saint-Germain, foire Saint-Laurent), qui survivent difficilement en face de ces institutions, celles-ci défendant jalousement leurs privilèges ; les théâtres ambulants, et dans la seconde moitié du siècle de belles salles dans les grandes villes de province, dont le modèle est le Grand-Théâtre de Bordeaux. Les salles, dans la première moitié du siècle, de forme quadrangulaire, sont malcommodes et inconfortables ; le public est composé aux deux tiers par la petite et moyenne bourgeoisie, l'aristocratie y occupe les premières loges, dont elle fait des annexes des salons.

2. Les dramaturges

La **tragédie** est représentée par Crébillon ((1674-1762), qui tente de renouveler le genre en se complaisant dans l'horrible, en particulier dans *Atrée et Thyeste*, imité de Sénèque (1707) ; et surtout par Voltaire (1694-1778), qui n'écrivit pas moins de vingt-huit tragédies, dont le style est dans la continuité de celui de Racine. Empruntées à des époques et des ères géographiques variées (*Zaïre*, 1732, *Mahomet*, 1741, *L'Orphelin de la Chine*, 1755), elles illustrent les idées de l'auteur sur le fanatisme et la tolérance.

La comédie : Molière ayant épuisé la **comédie de caractères***, c'est surtout la **comédie de mœurs*** avec Regnard, Dancourt et Lesage (*Turcaret*, en 1709, met en scène un portrait de financier et une atmosphère de corruption morale), qui s'est illustrée au tournant du siècle.

Marivaux apporte, dans ses premières pièces, un souffle romanesque et féerique nouveau, avant de trouver sa propre formule entre sentiment et réflexion philosophique, sur fond de langage raffiné, le fameux « marivaudage* ».

Vers le milieu du siècle, le genre évolue vers la « **comédie lar-moyante** », avec Nivelle de La Chaussée (1692-1754), dont les héros sont vertueux et attendrissants (*Mélanide*, 1741), puis vers le « **drame bourgeois** », avec Diderot (1713-1784), à la fois créateur et théoricien du genre (*Le Fils naturel*, 1757, *Le Père de famille*, 1758). Diderot a voulu créer un théâtre « sérieux », écrit dans une prose qui se veut naturelle, et mettant en scène, dans des décors réalistes, des héros, des situations et des conditions proches de ceux de la vie quotidienne.

Mais c'est **Beaumarchais** (1732-1799) qui illustrera le mieux le genre de la comédie à la fin du siècle, avec ses immortels chefs-d'œuvre : *Le Barbier de Séville* (1775) et *Le Mariage de Figaro* (1784). Comédies d'intrigues au rythme endiablé, elles apportent une veine satirique qui annonce la Révolution.

III. VIE DE MARIVAUX

La vie de Marivaux est à cheval sur trois époques : la fin du règne de Louis XIV (1661-1715), époque d'austérité et de ruine économique, l'interrègne du Régent Philippe d'Orléans (1715-1723), témoin de grands bouleversements dans les mœurs, l'économie et la pensée, et le début du règne de Louis XV (1723-1774), qui correspond à l'« Âge des Lumières ».

Sur ce fond d'évolution rapide, la vie de Marivaux est exempte de grands événements, et se confond avec sa production littéraire et sa fréquentation des milieux théâtraux et mondains.

• **S'il est né à Paris en 1688**, Pierre Carlet vécut son enfance à Riom, petite ville d'Auvergne où son père était contrôleur de la

Monnaie, ce qui le situe dans la moyenne bourgeoisie, ou la petite noblesse (on ne sait d'où vient son nom de Marivaux).

Attentif au spectacle de la rue, il est sensible aux inégalités et à la diversité des conditions sociales. Après de solides études chez les Oratoriens, plus tournés vers la modernité que les jésuites, il fait des études de droit à Paris, sans les achever. Il consacre surtout son temps à écrire ses premiers essais littéraires, une comédie en vers, *Le Père prudent et équitable*, écrite à Limoges dès 1706, et des romans, *Pharsamon ou les Folies romanesques*, *Les Effets surprenants de la sympathie* et *La Voiture embourbée* (1712-1714). Il fréquente dès cette époque le salon de la marquise de Lambert, se lie d'amitié avec Fontenelle et Lamotte, et en 1715 prend avec eux le parti des Modernes dans la seconde Querelle des Anciens et des Modernes.

• **En 1717, après quelques aventures dans le monde du théâtre, il épouse Colombe Bologne**, qui a cinq ans de plus que lui, et lui apporte une dot de 40 000 livres, qu'il place chez le fameux banquier Law. Une fille unique, Colombe-Prospère, naît en 1720.

Son succès théâtral commence avec *Arlequin poli par l'amour*, qui connaît douze représentations chez les Comédiens-Italiens. La troupe est dirigée par Luigi Riccoboni et sa vedette féminine est la fameuse Silvia (Gianetta Rosa Benozzi), créatrice de nombreux rôles de son théâtre, en particulier de celui d'Araminte des *Fausse Confidences*.

• **En 1720 la banqueroute de Law ruine Marivaux**, qui est obligé de reprendre ses études de droit, couronnées par le titre d'avocat au Parlement. Mais Marivaux vivra exclusivement de sa plume, donnant alternativement ses pièces annuelles à la Comédie-Française et aux Comédiens-Italiens, avec souvent grand succès, et parallèlement menant carrière de journaliste à la mode anglaise, en rédigeant successivement *Le Spectateur français*, *L'Indigent philosophe* et *Le Cabinet du philosophe*, et donnant deux romans célèbres, inachevés tous deux, *La Vie de Marianne* (1731-1741) et *Le Paysan parvenu* (1735).

• **Malheureusement il perd sa femme en 1723**, et longtemps inconsolable, il ne se remariera pas. Il se contentera de deux relations privilégiées, l'une avec Silvia, son interprète favorite, relation d'ailleurs platonique, et l'autre avec mademoiselle de Saint-Jean, chez qui il ira habiter rue Saint-Honoré à partir de 1744, « objet d'attachement

qui, sans avoir la vivacité de l'amour, remplit ses dernières années de douceur et de paix. » (d'Alembert, *Éloge de Marivaux*).

Son temps libre est surtout occupé à fréquenter les salons littéraires de l'époque : madame de Lambert jusqu'en 1733, madame de Tencin, grâce à qui il sera élu à l'Académie française en 1742 (de préférence à Voltaire, et malgré les réticences de certains critiques, qui trouvent sa langue trop subtile), madame du Deffand à partir de 1730, enfin en 1745 madame Geoffrin, qui réunit rue Saint-honoré l'élite intellectuelle et sociale de son temps.

Les vingt dernières années de Marivaux sont moins fécondes. En 1745 sa fille entre au couvent, séparation douloureuse pour lui, malgré ses sentiments chrétiens. Généreux et dépensier pour sa toilette, il a des problèmes financiers. Il fait quelques lectures à l'Académie sur des sujets littéraires et historiques, écrit quelques comédies de circonstances, et s'éteint chez mademoiselle de Saint-Jean, en léguant ses biens à sa bienfaitrice et aux pauvres.

Par le portrait de Van Loo (à la Comédie-Française), on connaît la physionomie ouverte de Marivaux : visage ovale, front large, regard intelligent et sensuel, sourire un peu désabusé ; sa toilette est impeccable de raffinement et d'élégance (« curieux en linge et en habit », selon Collé).

Ces caractéristiques physiques se retrouvent dans sa personnalité : sa bonté naturelle, exempte de raillerie, s'associe avec le goût de l'indépendance et une certaine susceptibilité. Aussi avait-il un petit nombre d'amis, et beaucoup d'envieux, qui essayèrent maintes fois de faire chuter ses comédies. Il explique lui-même ainsi son caractère :

L'honnête homme est presque toujours triste, presque toujours sans biens, presque toujours humilié ; il n'a point d'amis, parce que son amitié n'est bonne à rien ; on dit de lui : c'est un honnête homme ; mais ceux qui le disent le fuient, le dédaignent, le méprisent, rougissent même de se trouver avec lui, et pourquoi ? c'est qu'il est estimable.

(*Le Spectateur français*)

Indolent, dédaigneux de faire sa cour à ceux qui auraient pu lui être utiles, il revendique ainsi sa nonchalance : « Oui, mon cher ami, je suis paresseux, et je jouis de ce bien-là en dépit de la fortune qui n'a pu me l'enlever. » Ce qui paraît étrange pour un écrivain qui a tant

produit ! Mais il est vrai qu'il ajoute : « Ah ! sainte paresse ! salutaire indolence, si vous étiez restées mes gouvernantes, je n'aurais pas vraisemblablement écrit tant de *néants* plus ou moins spirituels ; mais j'aurais eu plus de jours heureux. » (Cité par d'Alembert dans son *Éloge de Marivaux*).

Peut-on retrouver à travers son œuvre des traits biographiques ? On notera que si les pères y sont tous « prudents et équitables » (titre d'une de ses comédies), les mères y sont souvent autoritaires et acariâtres, comme madame Argante. À propos du mariage, il remarque qu'« à l'égard du cœur, on ne peut se le promettre pour toujours », et que le devoir des époux « est de se comporter en amants, mais [qu']ils ne sont pas toujours obligés de l'être. » Mais Marivaux parle peu du mariage : celui-ci « est le couronnement d'un amour, ou la conclusion d'une affaire » (Paul Gazagne) ; et l'écrivain n'évoque jamais l'adultère ou la fin d'un amour : son domaine favori est en effet « la surprise de l'amour ».

Les questions d'argent tiennent une large place dans ses comédies, beaucoup plus que chez Molière, mais conformément aux soucis d'une époque de mutation, où les fortunes se font et se défont rapidement, et où le rang social est essentiel. Marivaux lui-même eut à souffrir de la banqueroute de Law, et ne fut jamais dans l'aisance ; il vécut de ses comédies, modestement, mais, coquet, dépensant beaucoup pour sa garde-robe, comme l'atteste l'inventaire de ses biens après sa mort, et pratiquant largement la charité. Sa religion était discrète, mais authentiquement vécue.

Ses idées politiques sont délicates à estimer. Plus proche des *Caractères* de La Bruyère que de l'*Encyclopédie*, plus moraliste que « philosophe », au sens du mot du XVIII^e siècle, prompt à saisir l'arbitraire des sociétés mais peu révolutionnaire, il a évoqué à plusieurs reprises (*L'Île des esclaves*, *L'Île de la raison*, *La Colonie*, *Le Triomphe de Plutus*) des problèmes qui lui tiennent à cœur, à la recherche du « monde vrai » : revendication des valets à l'égard des maîtres, des femmes à l'égard des hommes, de la nature et des sentiments à l'égard des préjugés de la naissance et de l'argent.